États Généraux de la Psychanalyse: Seconde Rencontre Mondiale, Rio de Janeiro 2003.

Thème 3: L'expérience psychanalytique et la culture contemporaine..

Sous-Thèmes: 3E: La psychanalyse à l'Université: la question de la place du savoir psychanalytique, enseignement ou transmission?

PSYCHANALYSE, LETTRE ET TRANSMISSION

Joselita Rodovalho

RESUMÉE:

La relation entre la psychanalyse et le langage s'est établie depuis les premières recherches cliniques de Freud. Mais c'est à partir de l'oeuvre qu'inaugure la psychanalyse – l' *Interprétation des Rêves* (1900) – qui se nouent définitivement les liens avec les structures du langage. Lorsque Lacan définit l'inconscient en tant que structuré comme un langage il le place par rapport aux trois catégories qu'introduisent du nouveau dans l'écriture psychanalytique: RSI. L'inconscient, établi en tant que fondement d'une structure de manque, pourra éclairer davantage l'objet sur lequel la psychanalyse opère, non seulement en clinique, mais aussi dans la construction d'un savoir transmissible.

MOTS CLÉS: Lettre, Image Déterminative, Enseignement, Transmissibilité, Université.

Le thème aborde quelques réflexions sur un chemin parcouru en psychanalyse: la clinique et l'enseignement maintenu dans les institutions. Il s'agit donc de rapporter ici une partie de mes recherches et de mes études, qui prétendent montrer la relation entre l'inconscient et les structures du langage, et les conditions de sa transmission.

L'inconscient établi par Freud en tant qu'objet de la psychanalyse, retrouve en Jacques Lacan sa meilleure définition: l'inconscient est structuré comme un langage. La relation entre la psychanalyse et le langage fut d'abord établie par Freud, à travers l'observation clinique de la naissance de l'inconscient, par ses formations symboliques aussi bien dans la parole que dans l'écrit.

Quant au langage, Ezra Pound (p. 3) nous en donne une très bonne définition: il s'agit de quelque chose qui fut, sans doute, créée pour la communication aussi bien parlée qu'écrite.

Le langage parlé est un bruit divisé dans un système de grognements, de sifflements, etc.; on l'appelle la parole articulée. L'écrit peut, lui, consister en signes représentant ces divers bruits. Les gens se mettent plus au moins d'accord sur le fait

que ces groupes de bruits ou signes doivent correspondre à un tel objet, action ou condition.

Ce qui détermine la relation entre la psychanalyse et le langage c'est que celui-ci fournit les éléments de structure nécessaires les plus conformes à la proposition psychanalytique, c'est à dire, rend compte d'un sujet vu comme l'effet d'une structure bien tramée par la logique du signifiant.

Selon Freud (1885), le mot articulé par la parole et par l'écriture représente une unité complexe, formée par l'association de deux types hétérogènes de représentation: représentation-mot et représentation-objet. Parole et écriture se situent du côté de la représentation-mot, c'est à dire, des restes mnémiques de mots issus surtout des perceptions acoustiques qui s'associent pour donner du sens au système inconscient. Les composantes visuelles de la représentation, représentation-objet, qui s'associent simultanément aux représentations-mot, fournissent les images aux mots, en jouant ainsi le rôle de signes de support. Du côté de la représentation-objet se trouvent les signifiés pour les représentations acoustiques. Freud (1885, p. 205) affirme que les mots sont, à proprement parler, des restes de la mémoire du mot entendu. Ainsi, on se rend compte que l'unité complexe représentée par le mot est issue de la combinatoire des restes de perceptions acoustiques et de perceptions visuelles.

C'est dans *L'Interprétation des Rêves*, en 1900, l'oeuvre qui marque le début de la psychanalyse, où Freud établit définitivement les liens entre l'inconscient et le langage, car c'est là qu'il découvre le langage en tant que *via regia* de l'inconscient.

L'inconscient parle plus d'un dialect, et parmi les diverses conditions psychopathologiques, on trouve des changements d'expression, des impulsions psychiques inconscientes, c'est à dire, nous avons différentes manières de vérifier les formations de l'inconscient, et le rêve est la plus authentique formation de l'inconscient. (Freud, 1913, p. 1857).

L'interprétation des rêves montre des traits particuliers du langage onirique révélateurs d'un système d'expression très archaïque. C'est pourquoi le travail avec les rêves devient la pierre angulaire du travail psychanalytique; non seulement l'étendue de ses résultats, mais aussi la portée de ses effets constituent une grandiose contribution de la psychanalyse à la culture humaine.

Le langage des rêves étant représenté par des images visuelles, on peut bien les comparer à un système d'écriture ancienne et leur interprétation est analogue au déchiffrage d'une écriture figurée comme les hiéroglyphes. Les multiples significations des différents éléments du rêve retrouvent aussi leur support dans ces anciens systèmes graphiques qui doivent être interprétés selon le contexte. Dans son texte sur *Le double sens antithétique des mots primitifs* (Freud, 1910, p. 1622), ce que Freud présente est comme une combinatoire des éléments phonématiques des mots primitifs qui donnent naissance à la formation des concepts. Les mots antithétiques égyptiens, par exemple, ne désignaient pas vraiment leur significations, mais une relation différentielle entre elles, en créant des termes différents et opposés. Ou bien un seul mot réunissait en soi un signifié antithétique ou bien il y en avait d'autres composés, dont la réunion de deux vocables aux signifiants contradictoires ne présentait que le signifié d'un seul de leurs éléments constitutifs. Dans ce dernier cas, les mots antithétiques composés n'étaient pas réunis pour former un troisième concept, comme c'est le cas dans la langue chinoise, mais pour n'exprimer – par le mot composé – que le signifié d'un seul de leurs éléments qui, pris individuellement, resteraient les mêmes. Les concepts sont, donc, formés par un processus de combinaison, sélection et comparaison des mots. S'il n'existait que le clair on ne pourrait pas distinguer le clair et de sombre; par conséquent, on ne formerait pas les concepts de clair et de sombre, et on n'aurait même pas les mots correspondants. *Tout dans ce monde est relatif, et un objet n'a d'existence indépendante que par la différenciation avec d'autres choses en relation avec cet objet* (Freud, 1910, p. 1621). Donc, un concept ne se forme que grâce au support de son antithèse. Un mot originel ne désigne qu'une relation différentielle. La signification et la valeur attribuées au mot n'apparaissent qu'après, par des processus d'identification et d'attribution. L'homme ne peut élaborer ses concepts qu'à travers la juxtaposition de ses contraires, et ce n'est que petit à petit il apprendra à déceler parmi les éléments antithétiques et à penser l'un sans avoir besoin de le comparer à l'autre.

L'écriture égyptienne se faisait à l'aide des dites *imagens déterminatives* à côté des lettres indiquant le sens qui leur serait donné. Dans le langage parlé on se sert des gestes (la mimique) en tant que support imaginaire, pour donner au mot prononcé le sens voulu. Mais dans les deux cas, ni images ni gestes sont destinés à la prononciation, ce qui crée, forcément, une barrière imaginaire ayant le pouvoir d'arrêter leur signification.

La relation du sujet aux mots articulés déterminent une position stratégique vis-à-vis de celui qui l'entend et du sens qui en résulte; quant à leurs significations, elles apporteront des représentations constitutifs d'un moi identifié aux images créées par le discours actuel. Cette question évoque une situation clinique. Il s'agit d'un garçon de 13 ans, obèse. Il a 30 kg en plus que son poids normal qui est à peu près de 50 kg d'après son âge et sa taille. Il mange trop, bien sûr, mais le problème est qu'il ne s'en rend pas compte; il est incapable de mesurer ce qu'il mange et combien. Il mange trop parce qu'il se prend pour un magrison, terme utilisé par son père. Celui-ci se réfère à lui, en rigolant bien entendu, comme s'il était vraiment quelqu'un de très maigre ayant besoin de bien se nourrir. Cette énonciation du père en plus de consister en une image narcissique (axe imaginaire qui arrête la signification) est également un message qui revient de l'Autre (le discours du père qui articule image et mot) de forme inversée: GROSSIS! Dans ces lettres le garçon «lit» la volonté du père (lire c'est aussi interpréter) qu'il doit satisfaire en s'identifiant à l'objet capturé dans la demande du père: manger encore et encore! Puisque le mot ne franchit pas l'axe imaginaire, il ne peut pas trouver la paire antithétique qui saurait relativiser le message de l'Autre qui s'impose impérativement comme un ordre. C'est bien dans ces lettres-là que le sujet s'aliène, sans percevoir son corps réel.

La relation entre la psychanalyse et le langage démontre qu'il n'existe pas des mesures identiques de sens et de signification entre deux individus. Le malentendu dans la communication est un fait de structure du langage, et l'être parlant que n'en tire pas ses propres conclusions restera toujours dans une répétition des conclusions d'Autrui. *Faire ses propres combinaisons et ses propres selections c'est choisir. C'est ça que signifie le mot.* (Pound, p. 3).

La découverte psychanalytique, à travers les maladies psychiques qui exprimaient les troubles de la fonction sexuelle, a dévoilé l'existence d'une activité sexuelle (primitive) de l'enfant depuis le début de sa vie. Néanmoins, il faut bien tenir compte qu'ici il s'agit de quelque chose de tout à fait différent de l'activité sexuelle des adultes, quoique celle-ci conserve des traits des expériences anciennes. Le contenu de la sexualité infantile est pervers et polymorphe. Elle est à l'origine des normes pour l'adulte. La sexualité infantile se forme par des pulsions partielles liées à certaines régions somatiques, les zones érogènes; quelques unes surgissent depuis le début, en paires antithétiques: pulsions au but actif et pulsions au but passif. Plus tard, à l'âge adulte, le but du désir sexuel n'est pas seulement les génitaux mais tout le corps est pris comme objet sexuel, en engendrant ainsi la

métonymie de l'objet du désir. La sexualité humaine ne se destine pas à la reproduction de l'espèce, aux besoins de survie, etc. Elle est quelque chose de beaucoup plus indépendante, destinée à la jouissance, pure et simple. Opposée à toutes activités morales, éthiques et religieuses de l'individu, et est non seulement obligée de souffrir les restrictions imposées par le processus d'évolution de la civilisation, mais la sexualité est aussi forcée à se conformer aux contraintes de l'économie individuelle. Les innombrables manifestations des psychopathologies individuelles montrent que les intérêts sexuels humains ont un autre but. De même, les manifestations collectives de libération sexuelle comme, par exemple, celles des homosexuels qui exposent à la société la question de la jouissance sexuelle détachée des normes civiles (la famille), biologiques (la procréation), religieuses (interdits de pratiques sexuelles) et d'autres.

Le concept de pulsion permet la révision des dites tendances psychiques masculine et féminine, car les différences sexuelles biologiques ne peuvent pas aspirer, en réalité, à une caractéristique psychique spéciale parce qu'il n'existe aucune inscription dans l'inconscient de la différence sexuelle. Celle-ci n'est engagée que par l'effet du signifiant dans l'inconscient. Ce qu'on appelle masculin ou féminin dans la vie se limite, au point de vue psychologique, aux caractéristiques d'activité ou passivité des qualités qu'on ne peut attribuer aux pulsions mêmes, mais à leurs fins. Au milieu des multiples combinatoires de la paire antithétique pulsionnelle dans la vie psychique, apparaît la bissexualité de l'être humain, un postulat clinique de la psychanalyse. Après la psychanalyse, la sexualité humaine ne peut être définie que par ce qu'en articule le langage. L'anatomie sexuelle n'est autre qu'une destinée humaine inscrite dans le code génétique.

Lacan envisage l'ordre symbolique comme la seule condition pour que le sujet prenne position quant à sa sexualité, masculine ou féminine. Ce n'est que là que se posera la question sur son être. Celui-ci n'est pas interrogé, en psychanalyse, en tant qu'une entité psychologique, sociale ou anthropologique, sinon comme une position de carence.¹ Le sujet ne deviendra une entité qu'à travers la constellation symbolique formée par le triangle oedipien – l'élément irréductible de la structure symbolique – où il trouvera sa place par l'interprétation attribuée aux désirs des parents.

¹ Le concept freudien qu'on traduit normalement par abandon, et interprété par Lacan comme carence, se réfère à la notion fondamentale du manque constitutif du sujet, le manque à être.

La loi fondamentale de l'interdiction de l'inceste (Lévy-Strauss, 1996), apportée par le langage, rend possible le passage de la nature à la culture. Le langage en tant que fondateur du système des échanges symboliques, établit la société humaine comme produit linguistique et la société ne s'organise qu'en fonction de cette structure. Une fois les sociétés et leurs cultures organisées, les relations de parenté se structurent, elles aussi. Leur organisation sera soutenue par deux pôles fondamentaux de l'ordre symbolique: le pôle maternel, dont la fonction est celle d'humaniser l'enfant, en lui apportant, par sa voix, les éléments structurels du langage, les formateurs de l'instance symbolique. La présence simultanée du regard fondera l'instance de l'imaginaire où l'enfant, capturé dans l'effet spéculaire ensemble avec l'autre, se réjouit dans la reconnaissance de sa propre image formatrice de la fonction du Je. L'autre pôle de la triade symbolique est soutenu par l'instance fondatrice de la civilisation, c'est à dire, la fonction paternelle qui en revendiquant la mère comme objet du désir, fait qu'elle devienne femme, femme qui assume sa représentation en tant qu'objet du désir, et ouvre à ses enfants les voies du désir comme désir de l'Autre.

La fonction paternelle, qui répond par le désir, instaure dans le langage un élément symbolique commun à tous les peuples: le phallus, par excellence. Le phallus prévaut dans n'importe quelle société, civilisée ou pas. Son côté symbolique est signifiant du manque d'objet, dans son côté imaginaire sa signification est d'être la représentation de l'objet du désir en se constituant donc comme métaphore paternelle. Et dans son côté réel, c'est la présentification dans le fétiche de l'objet en tant que métonymie du désir.

Cette conception du phallus comme élément central du triangle oedipien nous donnera la portée des trois catégories conceptuelles de Lacan: Le réel, le symbolique et l'imaginaire; celles-ci lui ont permis de pousser les limites théoriques de Freud, dont les réflexions ont été élaborées sur seulement les catégories du symbolique et de l'imaginaire. Les avancées de Lacan vers la théorisation du noeud borroméen ont permis la reprise des concepts freudiens à l'intérieur même de cette nouvelle écriture. De cette façon, l'inconscient peut être situé par rapport au symbolique, à l'imaginaire et au réel. De même, le phallus trouve une nouvelle cohérence dans cette référence. Inconscient et Phallus sont des concepts freudiens issus de l'expérience clinique. Ils trouvent dans cette nouvelle écriture une place qui transforme leurs définitions en donnée de structure, ce que, en dernière instance,

éclairera davantage à l'analyste sur ce qu'on attend de lui à la clinique ou dans la transmission de la psychanalyse.

L'inconscient freudien n'est pas un réservoir d'expériences oubliées à l'intérieur de l'individu, bien au contraire, il lui est excentrique. C'est un lieu où opère la logique des signifiants, qui est en relation d'extériorité par rapport au sujet. Le sujet sur lequel la psychanalyse opère est le sujet du signifiant, foncièrement différent de la conception imaginaire du Moi. Il s'agit donc, d'un sujet non-entier, acéphale et scindé, marquant le point de rupture entre la lettre et l'image. L'inconscient est, en somme, le lieu originaire de la structuration symbolique du sujet, c'est le *wo Es war, soll Ich werden*².

En cherchant la vérité, le sujet fait face à la lettre qui lui fait signe, comme dans l'écriture égyptienne qui se sert des *images déterminatives* placées à côté des lettres. On arrive ici au zéro degré de l'écriture, et à une révolution de l'instance de la lettre. À ce stade, on découvre un défaut originel, défaut de structure. La proposition psychanalytique sera-t-elle à même de le corriger? Il s'agit de faits illusoires du miroir et du revirement qu'il opère. Dans le miroir, l'objet et son image renversée sont identiques, perçus comme même. L'homme trouve dans le revirement spéculaire une illusion primordiale pour son identité; c'est cette paire antithétique qui reste inconnue. C'est grâce à formalisation de l'objet *a* – l'objet sans image spéculaire – que la distorsion imaginaire établit un nouvel ordre symbolique, en créant la possibilité d'articuler une chaîne signifiante qui peut commencer avec l'appui de l'objet sans image spéculaire, le Phallus symbolique, qui fait voir l'absence de la lettre. Exclu de l'image spéculaire, il se constitue comme un trou dans l'organisation du Moi (trou dans l'imaginaire) en permettant un lien nodulaire avec l'Autre (l'instance du signifiant). Cette transition d'un autre (imaginaire) à l'Autre (symbolique) permet au sujet une torsion de telle sorte qu'il arrive même à changer radicalement sa position dans la détermination signifiante. Ainsi, *il écrit une nouvelle langue, il institue un nouveau discours et construit un nouvel amour* (Lacan, 1973, p. 20). L'analysant qui passe par la torsion et élabore la distorsion imaginaire est à même de témoigner sur une expérience qui lui présente une nouvelle relation entre le savoir de la lettre et le savoir inconscient.

En *La Question de l'Analyse Profane*, Freud (1926, p.2911) affirme que depuis les débuts de la psychanalyse, l'union indissociable entre guérir et savoir a été

² La meilleure traduction que nous avons pour cet aphorisme freudien est celle proposée par Lacan: *là où ça était le sujet doit devenir*, pour affirmer son existence.

dominante: la connaissance apporte le succès thérapeutique; c'était impossible de soigner sans en apprendre, en même temps, quelque chose de nouveau. On n'acquiert une nouvelle information sans éprouver parallèlement ses résultats bienfaisants. Freud se réfère ici à ce que nous allons voir par la suite avec Jacques Lacan à propos de la relation entre vérité et savoir. L'efficacité symbolique réalise la production d'un savoir sur l'inconscient, et c'est à partir d'elle que l'analysant tire le bénéfice de sa cure. Dans ce même texte, Freud nous assure que le procédé psychanalytique est le seul à maintenir cette liaison précieuse entre guérison et recherche, une précieuse disjonction entre savoir et vérité, selon Lacan.

Si une analyse est menée à ses dernières conséquences, il y aura de la part de l'analysant une déconstruction de l'instance de la lettre, d'où la naissance inévitable d'un nouveau discours, le discours du psychanalyste. Ceci est valable pour tout individu qui arrive à la fin d'une analyse, un moment où se produit une relation très particulière entre le savoir et sa transmissibilité. Ce point impose une réflexion sur la relation qui a existé entre les théorisations de Lacan et l'institution psychanalytique. Son enseignement a commencé à partir de sa théorisation sur le signifiant soutenu par l'instance de la Lettre. À ce moment-là l'école lacanienne acceptait le signifiant comme dérivé de l'instance de la lettre, mais il n'a jamais été confondu: seulement il en avait besoin en tant que support-attribut, parce qu'un signifiant n'est autre chose qu'une relation sans aucune positivité, sans qualité, sans identité propre, sans pouvoir être manipulé. Il ne se transmet même pas, car il ne se représente que pour un autre signifiant. Il n'existe pas un maître du signifiant. Pour cette raison, il n'y a pas d'inventeur au niveau du signifiant, mais seulement des signifiants-maîtres. Ainsi, en tant que quelque chose de nouveau, il est inaugural, fondateur. Mais à travers quoi? À travers la lettre, qui lui donne la substance et toutes les autres qualités qui manquent au signifiant.

Les mathèmes, création de Lacan, sont de l'ordre de la lettre: ils capturent le signifiant par des qualifications, par exemple: S1 comme maître et S2 comme savoir. C'est parce qu'il y a des qualifications que les mathèmes entrent dans l'instance de la lettre, en donnant le support matériel (l'image) au signifiant. La doctrine des mathèmes, originaire de l'instance de la lettre, a exigé la fondation de l'École Freudienne, car celle-ci permettrait une écriture visant la transmission de la psychanalyse qui ne supportait plus le statut doctrinaire de l'IPA. Lacan a pu rencontrer un appui littéral dans les mathématiques car les lettres permettaient d'articuler ce qui était de l'ordre de l'impossible dans la psychanalyse – le nombril du

rêve chez Freud, et le Réel chez Lacan. Mais, en même temps, les choses se compliquent, car les lettres, avec leurs caractéristiques, leurs qualités et leurs identités, elles sont manipulables, gribouillées, effacées, voire abolies. Donc, malgré leur propriété de transmissibilité, elles peuvent également passer ce qui est de l'ordre de l'illusion. Alors, si les règles de son manège sont à même d'être dites ou écrites, celui qui les dit peut jouer le rôle de Maître du jeu de lettres pendant le temps employé à les dire, d'un inventeur voire d'un imposteur. Voilà le problème auquel Lacan fut obligé de faire face dans l'institution psychanalytique. La seule issue que Lacan a trouvée fut la dissolution de l'École Freudienne.

D'autre part, la théorie du Noeud Borroméen se renforce après la dissolution. Elle ouvre la voie du réel de la psychanalyse et entame des relations avec la science moderne. Lacan sépare l'instance de la lettre du symbolique, en la dépouillant de son *image déterminative*, pour retrouver l'invisibilité du signifiant. La science du Réel aura, maintenant, son point d'appui, non plus sur les lettres, mais sur la théorie du Noeud Borroméen, qui offre un support au manque de la lettre. D'un certain point de vue, cette théorie détruit la lettre et met en place le changement du discours de Lacan. Quand il commence à théoriser sur le noeud borroméen, les mots sont déjà insuffisants pour rendre compte de ce concept – la notion du Réel impose son silence. Là où le mot n'est plus, un acte prend sa place. Après la dissolution, la transmission de Lacan se fait sans mots. Il ne faisait que démontrer le tissage des noeuds.

Ce silence de Lacan ne doit pas s'ériger en énigme, produisant toute sorte de suppositions. Il s'agit, ici, d'un problème général de la psychanalyse qui se réclame d'une façon de penser indépendante des régulations imaginaires.

Je crois qu'il s'agit bien d'un problème laissé en suspens par Lacan à la postérité, et aussi parce que son temps était déjà passé. Si la théorie psychanalytique n'a pas trouvé sa limite après la mort de son fondateur, autant ne s'achèvera-t-elle pas par le silence final de Lacan.

La trilogie lacanienne, par sa trame, dévoile sa trajectoire. D'abord c'est le schéma optique, qui décrit l'imaginaire; ensuite, vient la logique du signifiant, qui définit le champ du symbolique; avec les mathématiques et la topologie se constitue alors le réel. Et voilà qu'on arrive au noeud. Au fait, on arrive à voir que ça c'est du réel en tant que tel, qu'on ne peut le voir sinon en troisième dimension. Au moment où le signifiant, la lettre et l'image ne sont plus superposés, et forment, pourtant, un

maillon à trois – RSI – l'effet spéculaire s'évanouit. Le noeud borroméen écrit les relations d'échange entre les trois registres, en leur donnant leur commune mesure.

Lacan cherchera les preuves de l'existence de la chaîne borroméenne en tant que fondement de la pensée, surtout du sens. Il s'agit de démontrer que RSI est un chiffre nécessaire pour mettre en place une existence qui ne se constitue point comme image, mais comme une structure de manque. Le sens est mis en relation avec l'inconscient et le symptôme; le réel est, par définition, ce qui n'est pas symbolisé – il est hors-sens, mais il situe ce qui est concevable.

Le signifiant tout seul ne peut pas s'établir. La condition nécessaire à son existence c'est la lettre que lui donne du support. Voilà la condition de transmission de la psychanalyse. Aux signifiants décantés par Freud et Lacan il faut que chacun y joigne sa lettre afin de rendre possible des nouvelles écritures, renouvelées par ses expériences. Il s'agit d'un fait similaire à celui discuté par Freud dans un tout petit article sur *Le signifié de l'allitération des voyelles* (Freud, 1911, p.1643). Il y avait une règle religieuse parmi les anciens hébreux, qui interdisait de prononcer le nom de Dieu. Cette interdiction était si rigide qu'on ne sait pas quelle est la vocalisation de ce nom. Ceci est devenu possible en ajoutant les signes vocaliques du nom Adonaï (Seigneur), qui lui, n'était pas interdit. Le nom réel, impossible d'être prononcé, se dirait, dorénavant, Jeová. Le même arrive au début avec l'alphabet grec. Dominés par la culture étrusque, qui avait une écriture imprononçable, un alphabet formé seulement de consonnes, les grecs ont ajouté leurs lettres – les voyelles – et ont transformé ainsi le monde occidental (Man, 2002).

Du fait qu'il n'existe pas de maître du signifiant, justement, la psychanalyse n'a pas trouvé sa limite à la disparition de son fondateur et dans le silence de son maître le plus éminent. Elle s'est déployée au de là de ses limites théoriques car, avec la doctrine du noeud borroméen, l'écriture psychanalytique ne risque pas de devenir lettre morte et incompréhensible, sans ne plus pouvoir être lue ou prononcée. La théorie du noeud ne s'épuise pas en sa *monstration*, inlassablement variée, et ne requiert pas, pour légitimer son efficacité, d'être intégralement écrite (Lacan, 1973, p. 116). Ceci ouvre une nouvelle voie pour penser une place à l'enseignement de la psychanalyse.

En 1918, Freud s'est prononcé sur *L'enseignement de la psychanalyse à l'université* en disant que les associations psychanalytiques doivent leur existence à l'exclusion de psychanalyse par l'université. Tant qu'il subsiste une telle exclusion, les associations, ainsi marginalisées, feront honneur à l'enseignement de la

psychanalyse. Par contre, on connaît le mépris de la psychanalyse par le discours universitaire. Ce mépris vient justement de l'opposition subjective entre le savoir inconscient et le savoir de la lettre. Néanmoins, si une telle opposition arrive à se défaire des effets imaginaires des discours, en traversant les individus qui en sont le support, il sera tout à fait envisageable de créer un département de psychanalyse au campus. Pendant très longtemps, Lacan a hésité à s'inscrire dans l'organigramme de l'université, en se contentant de l'abri que celle-ci lui consentait à ses frontières (les places cédées pour ses séminaires). Ce n'est qu'en 1975 que un département de psychanalyse dans l'Université de Paris VIII a été organisé.

Quelques témoignages (Milner, 1996) révèlent que Lacan souhaitait être invité directement par l'Université.

Si l'Université s'assoit sur un acte de transmission, la légitimité d'un département de psychanalyse à l'université ne se soutiendra qu'au moyen d'une doctrine, seule et exclusivement assurée par la transmission de la psychanalyse même. Et si un département de psychanalyse peut être, effectivement, admis en tant que lieu approprié à son enseignement c'est parce que il y a une doctrine plus que suffisante au soutien de cette entreprise.

Bibliographie:

- FREUD, S. *Obras Completas*, Ed. Biblioteca Nueva, Madrid Espanha 1973.
- _____. *Projeto de uma Psicologia para Neurologos*, 1895 [1950] vol. I p. 209.
- _____. *A Interpretação dos Sonhos*, 1900 Vol. I p. 343.
- _____. *O Duplo Sentido Antitético das Palavras Primitivas*, 1910 Vol. II p. 1620.
- _____. *O Significado da Aliteração das Vogais*, 1911 Vol. II p. 1643.
- _____. *O Múltiplo Interesse da Psicanálise*, 1913 Vol. II P.1951.
- _____. *Sobre o Ensino da Psicanálise na Universidade*, 1918 Vol. III p. 2454.
- _____. *A Análise Leiga*, 1926 Vol. III P. 2911.
- LACAN, J. *O Seminário Livro 11 (1964)*, Ed. ZAHAR, Rio de Janeiro, RJ. 1979.
- _____. *O Seminário Livro 20 (1972/1973)*, ED. ZAHAR, Rio de Janeiro, RJ. 1982.
- _____. *Escritos*, Ed Jorge Zahar, Rio de Janeiro, RJ. 1998.
- _____. *Função e Campo da Fala e Linguagem em Psicanálise*. 1953. In: *Escritos*. J. LACAN (ed). Ed Jorge Zahar, Rio de Janeiro, RJ. 1998. p. 238.
- _____. *A Instância da Letra no Inconsciente ou a Razão Desde Freud*. 1957. In: *Escritos*. J. LACAN (ed). Ed Jorge Zahar, Rio de Janeiro, RJ. 1998. p. 496.
- _____. *A Ciência e a Verdade*. 1965. In: *Escritos*. J. LACAN (ed). Ed Jorge Zahar, Rio de Janeiro, RJ. 1998.p. 869.
- LEVY-STRUSS, C. *Antropologia Estrutural*, 5ª ed. Ed. Tempo Brasileiro Rio de Janeiro, RJ. 1996.
- MAN, J. *A História do Alfabeto*, Ed. Ediouro, Rio de Janeiro, RJ. 2002.
- MILNER, J. C. *A Obra Clara*, Ed. Jorge Zahar, Rio de Janeiro, RJ. 1996.